

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

VI.

17 Mai.

Vous avez raison : je ne vous ai pas dit comment j'ai retrouvé notre ancien ami. En voici l'histoire.

J'ai commencé par le chercher inutilement, autant du moins que je pouvais chercher. Le premier jour où ma tante me parla de mariage (et ce fut presque aussitôt que j'eus quitté la Visitation), je formai cet étrange projet, de découvrir dans Paris un homme dont je ne savais autre chose, sinon qu'il se nommait Germain ; ignorant même si c'était là un nom de famille, ou simplement de baptême. Je me fis d'abord conduire à la maison d'orphelins où l'on m'avait recueillie, et que je me rappelais être située dans un faubourg derrière le Jardin des Plantes. Je pensais que Germain y aurait conservé des relations. Je retrouvai la rue, mais plus de couvent. J'allai chez le curé de la paroisse ; j'avais laissé un vieillard, je vis un jeune prêtre qui m'apprit que les religieuses, parties depuis plusieurs années, s'étaient dispersées dans divers monastères de leur congrégation. « Y a-t-il encore un de ces monastères à Paris ?— Non.— Et la maison générale, où est-elle ?— En Languedoc ! »

J'avais retenu l'adresse de ma mère. C'était à l'autre bout de Paris. J'y cours, je vois la maison, j'entre, le cœur palpitant. O bonheur ! c'est le même portier. « Avez-vous connu Mme Corbin ?— Elle est morte il y a plus de dix ans.— Et sa fille ?— Sa fille est retournée en Allemagne.— En Allemagne !— Oui, avec une de ses parentes. »

Cette réponse me glaça. Je devinai que Mme d'Aubecourt, voulant sans doute faire perdre mes traces au peu de gens qui auraient pu connaître nos infortunes, avait eu tout de suite le projet de m'enterrer, en quelque sorte, dans le tombeau de ma mère, pour me donner une nouvelle vie, que je tiendrais d'elle uniquement.

— Et, ajoutai-je, en tirant de ma bourse une pièce d'or que je fis voir au portier, n'est-il venu personne s'informer de Mme Corbin ou de sa fille ? Je tiens extrêmement à le savoir. — Depuis si longtemps, Madame, répondit cet homme, je ne me souviens pas. La parente de Mme Corbin a tout payé grandement, et elle a donné ses meubles et son linge aux pauvres.— Point de lettres ? dis-je encore.— Attendez donc, reprit-il. Il appela sa femme.— Est-ce que tu n'as pas une lettre pour une dame qui est morte ?— Je crois que si, répondit-elle ; quel nom ?— Mme Corbin, dis-je avec une émotion profonde.

La portière se mit à chercher dans un tiroir plein de vieux papiers et de chiffons. Elle en tira une lettre toute froisée, toute jaunie, et lut : *Madame, Madame Corbin, peintre de fleurs.* — C'est cela ! m'écriai-je, avançant une main tremblante.

Le portier tenait ma pièce, ou me livra la lettre sans difficulté. Elle venait d'Italie, et quoi que l'écriture m'en fût inconnue, je l'attribuai à Germain.

Avec quel frémissement, seule, le soir, dans ma chambre, à l'abri de tout regard indiscret, je me préparai à lire cette

lettre qui allait me faire assister à l'entretien des deux êtres que j'avais le plus aimés ! Je la contemplais, je la retournais dans mes mains, je la pressais sur mon cœur ; je pensais que Dieu avait renfermé là quelque chose d'immense pour ma vie. Tout à coup, un scrupule m'arrêta ; M'est-il permis d'ouvrir une lettre adressée à ma mère ? Je priai Dieu dans ce doute. Il me sembla que la douce voix de celle qui n'est plus se faisait entendre à mon oreille et me commandait de rompre le cachet. Je regardai d'abord la signature. Elle était ainsi conçue : *Germain D.* Ainsi je n'apprendrais rien. La lettre de Germain ne me ferait pas même connaître son nom !... Elle me fit du moins connaître son caractère. Je veux que vous le connaissiez aussi.

LETTRE DE GERMAIN A MA MÈRE.

« Naples, 21 Novembre, 18...

« MADAME ET AMIE,

« Je pars demain pour Smyrne, où je compte séjourner quelque temps et où je réglerai définitivement mon itinéraire. Je ne veux pas m'embarquer sans vous dire encore une fois adieu et sans vous assurer de tous mes sentiments. Vous me parlez de votre reconnaissance, mais c'est moi, Madame, qui suis votre obligé. Le spectacle de vos courageuses vertus m'a fait plus de bien que vous ne le pouvez croire. S'il fallait que quelqu'un vous offrit les faibles services que j'ai désiré vous rendre, je remercie Dieu de m'avoir choisi dans ce but. Le soin de vous aider n'a été pour moi qu'une chère et secourable distraction, qui jamais ne m'a éloigné d'aucune étude, et qui toujours m'a rattaché à tous les devoirs. Durant les trois mois que j'ai passés au milieu de mes parents, avant de quitter la France, j'ai bien songé à vous, bien souvent parlé de vous. Ma mère, qui est une sainte femme, apprécie tout à fait comme moi votre influence sur mon âme, et ma petite sœur apprend à aimer Roeschen comme sa sœur. Dans le cas où j'aurais voulu abandonner mon voyage, ma mère se serait dévouée à venir habiter Paris. Vous auriez en elle une amie digne de vous, et Roeschen une seconde mère. Cette perspective m'a fait hésiter ; mais ma volonté a repris le dessus. Il faut que je voyage, que je devienne un homme, et même un savant. Je bénis maintenant ma mère de tous ses efforts pour m'empêcher d'être soldat. La servitude militaire ne m'inspire pas moins d'horreur que les panaches, les grands sabres et la gloire ne m'ont jadis ébloui. J'aime mieux être le plus humble des érudits que le plus brillant des hussards ; j'aime mieux découvrir une date que de prendre une ville, et gagner l'escabeau de bibliothécaire que le bâton de maréchal. Au moins je n'aurai pas fondé ma fortune sur la ruine et sur le sang d'autrui ; je serai une pensée, une action, et non pas un de ces rouages qui fonctionnent sous la main d'un seul homme, contre toute l'humanité. J'avais ces sentiments quand je vous ai connue, ils me venaient de mon père ; mais ils s'étaient endormis. Vos sérieuses conversations, Madame, les ont réveillés pour toujours. Je vous en rendrai grâces éternellement. Il n'y a guère que l'habit doré de nos républicains, et les traces qu'ils ont laissées de leur règne, qui m'empêchent d'être un vrai partisan de la république.

(A continuer)

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais c'est pour y penser toujours.—*Mme Swetchine.*